Katerina Seraïdari, Olivier Bobineau, Les formes
élémentaires de l'engagement. Une anthropologie
du sens

Paris, Temps Présent, 2010, 166 p.

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22876>

DOI : 10.4000/assr.22876

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 121

ISBN : 9782713223273

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

« Katerina Seraïdari, Olivier Bobineau, Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2011, document 156-23, mis en ligne le 14 février 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22876> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.22876>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Katerina Seraïdari, Olivier Bobineau, Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens

Paris, Temps Présent, 2010, 166 p.

RÉFÉRENCE

Katerina Seraïdari, Olivier BOBINEAU, Les formes élémentaires de l'engagement. Une anthropologie du sens, Paris, Temps Présent, 2010, 166 p.

- 1 Ce livre a pour ambition de montrer que l'engagement n'est ni démodé ni insensé à l'âge de l'individualisme. Dès le début, l'engagement est défini par rapport au lien social : « s'engager, c'est se lier au service de ou entrer en lien pour agir » (p. 13). La première partie retrace l'histoire des expressions de l'engagement : du mouvement ouvrier à la crise qui définit, selon l'auteur, la « troisième modernité » depuis les années quatre-vingt (p. 27). Dans ce contexte, « l'engagement n'est plus de l'ordre de l'évidence partagée dans un cadre communautaire, il est vécu comme *une mise à l'épreuve des idées et des valeurs* de chacun » (p. 49). Par « cadre communautaire » l'auteur entend le modèle de la « civilisation paroissiale », mais aussi l'engagement institutionnellement encadré dans le cas des militants d'un syndicat ou d'un parti. L'auteur revient à la relation entre engagement et institutions dans la deuxième partie, où il examine la construction d'une « identité légitimante » : la famille, l'école, l'association, le syndicat ou la communauté religieuse « accueillent en leur sein des personnes qui s'y engagent et viennent y trouver d'autres personnes, des règles, des codes, une culture susceptibles de les (re)construire, les rassurer, les stabiliser » (p. 113).
- 2 Malgré ses qualités d'élaboration théorique, l'effort systématique de généralisation et de schématisation qui caractérise le livre nuit souvent à la subtilité de l'analyse. Les

réflexions sont construites de manière assez catégorique, tandis que les références vont du moine Jean Cassien (IV^e siècle) à l'affaire Dreyfus en passant par des peintres américains comme Jackson Pollock, chez qui il y a « de l'engagement, de la rupture et de la violence dans la matérialité même de la toile » (p. 89). L'auteur n'échappe pas non plus à des considérations qui pourraient être perçues comme moralisatrices. Selon son analyse dans la première partie, l'individu « hypermoderne », qui a du mal à « hiérarchiser entre le bien et le mal » à cause de son immersion « dans le chaos des valeurs » (p. 50), ne s'investit plus dans « le temps long de l'engagement », mais s'inscrit dans « un temps de l'engagement sans cesse raccourci par l'urgence et la course d'un pseudo-objectif à un autre, toujours changeant » (p. 45). La dimension médiatique de l'engagement et sa « mise en réseau » est aussi examinée un peu plus bas (p. 74-77). Néanmoins, dans la troisième partie, l'auteur prend ses distances par rapport aux qualifications morales : il pense qu'il est possible de proposer une théorie de l'anthropologie du sens « sans porter de jugement de valeur, sans dire que tel engagement est “bien” ou “mal” » : dans ce cadre, « l'engagement nazi (...et) l'engagement de saint François d'Assise, (...) celui d'un passionné de gadgets et de bibelots (...et) celui d'un militant politique » doivent être mis sur le même plan (p. 137-138). Selon cette analyse, ce n'est pas l'intention de l'engagement qui compte, mais son intensité qui peut aller jusqu'à l'obsession. Ainsi, l'auteur donne l'impression qu'il valorise plus un engagement compulsif qu'une implication volontaire mais « tiède ».

- 3 Le processus de l'engagement est défini par trois postures : la prise de parole, la non-participation (abstention, grève, boycottage, désobéissance) et la fidélité. À la fin de la première partie, l'auteur conclut que l'engagement est toujours d'actualité : « Un chiffre le montre très bien : il y a en France 558 000 élus dans les différentes circonscriptions et territoires » (p. 94). Ce constat est caractéristique du flottement de sens qui caractérise l'ouvrage, dont l'ambition est de dégager les « formes élémentaires de l'engagement ». Celui-ci est défini de manière approximative, ce qui permet de faire entrer dans cette catégorie tout protestataire d'un ordre établi qui veut construire une « identité-résistance » (p. 113-115), tous ceux qui ont participé à la « civilisation paroissiale » ou qui cherchent auprès de leur famille ou de leur école une « identité légitimante », ainsi que tous les élus français (représentants d'un ordre établi). Ce mélange de régimes (social, politique, religieux, artistique, économique) finit par banaliser la notion même de l'engagement, qui devient une sorte de « fait social total » essentiel à la construction de toute société humaine à travers le temps et l'espace.
- 4 Dans la seconde partie, se pose la question du coût que l'engagement a pour l'individu. Piste intéressante où sont mentionnés, afin de montrer l'impossibilité de le calculer de manière rationnelle, tant l'intérêt pour autrui et le sens du devoir que la passion pour un hobby qui pousse à un engagement total. Mis à part le problème de la fluidité sémantique, déjà signalé, ces interrogations sur le coût de l'engagement ne concernent pas, par exemple, ceux qui ont vécu la « civilisation paroissiale », et qui ont eu des engagements collectifs et hérités, selon l'analyse proposée dans cet ouvrage. Néanmoins, la question du coût pourrait devenir un critère distinguant les cas où l'engagement renvoie à « un prix à payer » de ceux où la question ne se pose pas en ces termes. L'auteur analyse par la suite les deux formes d'altruisme (« réparer les autres » et « émanciper les autres ») avant de se tourner vers l'étude de l'engagement en tant que manière « de donner un sens à sa vie, bref une manière de “se réparer” et de “s'émanciper” » (p. 112). C'est dans le cadre de l'autoréparation que les catégories

d'« identité légitimante », d'« identité-résistance » et d'« identité-projet » sont développées. L'engagement en tant que vecteur de socialisation, ainsi que son rapport avec les trois temps du don (donner-recevoir-rendre), sont aussi analysés. Suit une réflexion sur la distinction entre intérêt général et intérêts particuliers, entre liberté et obligation et, enfin, entre les logiques de pouvoir (dominer les autres) et les logiques de dépassement (de soi et des contradictions du temps).

- 5 Pour son analyse, l'auteur s'appuie sur une bibliographie importante et fait preuve d'une érudition incontestable ; mais le manque de données empiriques se fait aussi sentir : le lecteur passe d'une grande théorie à l'autre un peu dans la précipitation, sans que les concepts soient chaque fois testés et développés de manière adéquate et approfondie. Un certain verbalisme caractérise également le texte, comme la référence aux « sept P » (le père, le prêtre, le professeur, le parti, le patron, la patrie et le prince) qui sont les figures de l'autorité (p. 66), ou la théorie des « trois S » (sensibilités, symboles et structures) qui sert à « définir sociologiquement le rassemblement et l'engagement » (p. 126). Le recours systématique à l'étymologie des mots, censé révéler leur sens réel, ainsi que la création constante des mots nouveaux (engagement connectif, zapping confinitaire, sociation, etc.) renforce cette impression de verbalisme. Mais le problème principal que pose cet ouvrage est de savoir dans quelle mesure il est légitime de comparer l'action de Gandhi à celle d'un consommateur qui décide de boycotter un produit précis pour un laps de temps, ou d'un collectionneur de timbres qui consacre beaucoup de temps à cette activité, quand chaque contexte produit des effets différents et est défini par des motivations difficilement comparables. Comment mettre sur le même plan le bénévolat, le fondamentalisme religieux, la passion artistique et l'amour conjugal ? Si l'engagement est partout, il finit nécessairement par n'être nulle part, par devenir une notion vague. Le lecteur est, en fin de compte, rassuré : il est nécessairement engagé à un niveau ou un autre, puisque la vie en société impose l'engagement comme une donnée incontournable pour son fonctionnement, selon cette analyse. Ce qui laisse l'impression au lecteur qu'il serait peut-être intellectuellement plus fécond d'examiner le non-engagement et le désengagement comme des actions oscillant entre le social et l'asocial.